

L'artiste a reçu le Prix Kiefer Hablitzel - Göhner. Elle explore avec une force sidérante la banalité et la violence du quotidien

ANJESA DELLOVA, CHOC FRONTAL

« AURÉLIE LEBREAU

Peinture » Du plus loin qu'elle se souvienne, elle a dessiné. Puis c'est un appareil photo qu'elle a réclamé à ses parents, devenant rapidement la photographe officielle de sa famille. Qu'elle a ensuite filmée. Une évolution quasi organique, tant l'expression artistique lui semble indispensable, qui a mené Anjesa Dellova sur les bancs de l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL) puis sur ceux de la Haute Ecole d'art et de design (HEAD) de Genève. Dont elle est sortie diplômée avec, à chaque fois, les louanges de ses professeurs. Il y a peu c'est à Bâle, en marge d'Art Basel et conjointement avec le Prix suisse d'art, que l'artiste installée à Fribourg s'est distinguée, figurant parmi les sept lauréats du Prix d'art Kiefer Hablitzel - Göhner. «Être lauréate de ce prix, c'était exceptionnel pour moi», apprécie-t-elle.

A cette occasion, Anjesa Dellova a exposé trois toiles (*A ho ho ho/Ē hē hē hē hē hē/O ho ho ho ho*, 2022), qu'il n'est pas possible d'oublier. Sur trois murs d'une alcôve se faisaient face des groupes d'hommes représentés en pied et que l'on aurait pu prendre, lors d'un premier regard fugace, pour des danseurs. Il n'en est rien: ces hommes en habits traditionnels se livrent en fait à un rite funéraire albanais, la Gjama. Ils pleurent, se lamentent, se tiennent la tête. Ils sont désarticulés au bord d'un trou béant, une fosse, dans laquelle nous, spectateurs, sommes venus spontanément prendre la place du mort. Remuant.

Frotter et gratter

Prisonniers de leurs grands yeux (l'une des signatures de la plasticienne, en plus de celle de ne peindre que des monochromes), nous voici condamnés – par l'ingéniosité d'Anjesa Dellova – à nous confronter à cette douleur vibrante. Et bien évidemment au deuil. A dessin, la plasticienne a choisi un rouge vermillon, comme une

plaie à vif – deux petits tubes ont suffi pour réaliser les trois grandes toiles. Avec des pinces secs, elle appose sa peinture à l'huile pure en frottant et grattant la toile apprêtée de blanc, créant ici un camaïeu de rouges allant de l'orangé intense au rosé tendre. «Choisir la bonne couleur pour qu'elle génère une impression physique et déploie une vibration peut prendre des années», note Anjesa Dellova,

«Pourquoi le beau serait-il subjectif?»

Anjesa Dellova

debout dans son salon faisant aussi office d'atelier, après que la petite chambre dans laquelle elle travaillait s'est révélée véritablement trop exigüe. Au sol, du plastique-bulles pour prévenir les taches sur le parquet. Au mur, des vis pour suspendre ses châssis. Sur une table de taille modeste, des papiers, des croquis de la Gjama, mais surtout de nombreux livres de philosophie. Elle convie Jacques Derrida et Emmanuel Levinas dans la discussion. «La philosophie est un bon outil pour réfléchir à l'art. Par exemple, pourquoi le beau serait-il subjectif et non pas objectif?» S'interrogeant sur le rôle de l'art – doit-il être engagé, politique? Permet-il de tout représenter et de tout dire? – Anjesa Dellova s'intéresse au poids du passé, des souvenirs, des traditions, à la banalité du quotidien souvent si violent. «En tant qu'artiste, que dois-je faire face aux injustices du monde?» lance-t-elle en début d'entretien. Avec cette jeune femme, elle vient de fêter ses 28 ans, au regard intense et à la gestuelle engagée, la futilité n'est pas une option.

Tête bien faite, mains talentueuses, la plasticienne travaille en ce moment en séries. D'autres hommes pourraient faire enfler sa Gjama – «plutôt que des femmes fortes, je peins des hommes en situation de grande vulnérabilité, dans une

certaine fragilité. Ce serait ça, mon acte politique.» Anjesa Dellova exécute aussi des portraits d'enfants en train de faire des grimaces, les figeant dans des postures relevant du monstrueux. «Tout est parti d'une de mes cousines qui a essayé de me faire peur en me faisant une grimace. Son visage m'a inspirée.» Le résultat? Des portraits extrêmement frontaux, monochromes, sans aucune fioriture qui, d'une mimique naïve, nous entraînent vers le tréfonds de nos âmes. «La peinture est pour moi un moyen de transmission. Un besoin même. Je peine d'ailleurs à séparer ma pratique de ma vie privée. Je suis consciente que je peux peindre des choses dérangement, émotives mais j'aimerais que cela reste jovial, lumineux.»

Le rêve

S'inspirant de ses lectures, mais aussi des photographies et de ses origines albanaises au travers des souvenirs de ses parents, de leurs récits, Anjesa Dellova se consacre désormais essentiellement à la peinture, après avoir pratiqué la photo et la vidéo. Elle intégrera sous peu la Haute Ecole pédagogique de Bienne pour pouvoir enseigner l'art aux secondaires I et II. «Depuis deux ans que je suis diplômée, j'ai enchaîné les petits jobs pour pouvoir peindre. Le rêve, c'est de continuer, l'inquiétude financière en moins.»

A ce jour l'artiste n'est encore représentée par aucune galerie, mais cela ne devrait pas durer. Anjesa Dellova a la forme et le fond. Le carburant et l'endurance. La théorie et le talent. Lui manque présentement l'espace – car ses

formats ne demandent qu'à grandir. La plasticienne envisage de quitter Fribourg pour retourner vivre à Lausanne où elle compte trouver un atelier commun avec d'autres artistes. Sa pratique, vitale, la portera sans nul doute plus loin encore. »



Charly Rappo

BIO EXPRESS

15 août 1994
Naissance au Kosovo.

1996
Arrivée en Suisse, à Lausanne.

2020
Master en arts visuels à la HEAD.

2022
Prix Kiefer Hablitzel - Göhner. AL

VU CETTE SEMAINE

Les dragons ont toujours le feu (on ne parle pas de Gottéron)

House of the Dragon. De la passion, des dragons, de violentes charges physiques, des rivalités dopées à la testostérone: non, il ne s'agit pas du tout de Gottéron mais bien de *House of the Dragon*. La série HBO, dérivée de la production maousse *Game of Thrones*, reprend le flambeau de la fantaisie médiévale s'inscrivant dans l'univers créé par George R.R. Martin. Au lieu de se concentrer sur la lutte entre plusieurs familles pour décrocher le trône de fer, ces épisodes s'intéressent particulièrement aux Targaryen, une lignée d'êtres aux cheveux



Au premier plan, Rhaenyra Targaryen. Sur le trône, son père le roi Viserys. Ollie Upton/HBO

d'argent et possédant un atout militaire majeur: dix gros dragons. Des immenses créatures volantes cramant une maison d'un éternuement, ça calme.

Chronologiquement, nous remontons 200 ans en arrière par rapport à *GOT*. On craignait que *House of the Dragon* ne soit tiédasse, mais ce premier épisode vu sur la RTS rassure: du sexe, de l'hémoglobine à foison, des intrigues laissant présager des luttes fratricides et des coups de poignard dans le dos. On en oublierait presque la fin décevante de *Game of Thrones*.

Ici, c'est Port-Réal. Et ça ne sent pas bon du tout. Le roi Viserys espère bien que sa femme va enfin lui donner un héritier mâle, car il n'a pour l'instant qu'une grande fille, Rhaenyra, qui ne peut accéder au trône selon la tradition. Il y aurait bien le frère du roi, Daemon, dont l'ambition ne semble égaler que la brutalité, mais la perspective est terrifiante. Et le temps presse: Viserys n'est pas au top de sa forme. Bref, le décor est posé pour un drame incandescent où, si tu n'es pas Targaryen, t'es rien. » **TAMARA BONGARD**